

Jean-Paul Caracalla

Montparnasse

L'âge d'or



la petite vermillon

Montparnasse
L'âge d'or

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DENOËL

Le Roman du Printemps, l'histoire d'un grand magasin
Lever de rideau, histoire des théâtres privés de Paris
Montparnasse, l'âge d'or

Collection des Grands Express Internationaux,
en collaboration avec Jean des Cars

L'Orient-Express, cent ans d'aventures ferroviaires.

Couronné par l'Académie française

Le Transsibérien, l'extrême Orient-Express

Le Train bleu et les Grands Express de la Riviera

Les Trains des rois et des présidents

L'Aventure de la malle des Indes

La tour Eiffel, un siècle d'audace et de génie

AUX ÉDITIONS FLAMMARION

Saint-Germain-des-Prés

Le Paris de Jacques Prévert

Les Champs-Élysées

*Le Goût du voyage, de l'Orient-Express aux trains à
grande vitesse*

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

Voyages, préface de Pierre-Jean Remy (Olivier Orban)

Escapes (La Table Ronde)

L'Art du Sud – Provence-Côte d'Azur (Image-Magie)

Normandie, préface de Malcolm Forbe (Image-Magie)

Vivre Paris, préface de Jacques Laurent (Mengès)

Vagabondages littéraires à Paris (La Table Ronde)

Petite Anthologie de poésie ferroviaire (La Table Ronde)

Jean-Paul Caracalla

MONTPARNASSE
L'ÂGE D'OR



La Table Ronde
14, rue Séguier, Paris 6^e

Première publication : Denoël, 1997.

© Éditions de La Table Ronde, 2005.
ISBN 2-7103-2797-X.

Sommaire

Le crépuscule du Boulevard.	11
1. Montparnasse pour aller danser.	15
2. La Closerie dont le prince est un poète	23
3. Ombre et lumière de la guerre	45
4. Mastroquets et aubergistes	57
5. Les empereurs de la limonade	69
6. Abeilles et bourdons de la Ruche.	109
7. Y a d'la joie !.	123
8. Où est donc passée Mona Lisa ?	135
9. Ladies or gentlemen publishers	143
10. Le Raspail vert et noir	155
<i>Épilogue.</i> Le neuf, le nouveau et moderne aujourd'hui	161
Notes	165
Brève bibliographie	171
Remerciements	175

À ma mère (Paris, 1893-1994).

« C'est la récompense de ma vie que de sentir parfois ma ressemblance avec une mère qui, tout me le démontre tardivement, délicieusement, fut une femme incomparable. »

Colette.

Le crépuscule du Boulevard

Lorsque Ernest La Jeunesse disparaît le 2 mai 1917, c'en est fini du Boulevard. Ce grand bougre, le plus souvent sanglé dans un veston boutonné jusqu'au cou sans chemise dessous, est « hideux et sordide dans son accoutrement de marchand de peaux de lapin » (Léon Daudet). Laid, mal rasé, une voix de fausset, les pieds plats, de grosses bagues de pierres multicolores à tous les doigts, il se coiffe d'un feutre minuscule posé sur sa tignasse rebelle. Écrivain, critique à l'ironie mordante, auteur de pastiches divertissants, *Les Nuits, les Ennuis et les Âmes de nos plus notoires contemporains*, La Jeunesse, chargé de la rubrique académique au quotidien *Le Journal*, illustre lui-même sa chronique de caricatures cocasses. Chaque jour on le voit lire ses journaux au *Cardinal*, déjeuner au *Grand U*, griffonner l'après-midi chez *Bols*, le bar hollandais où il boit son schiedam. Le soir, il assiste

aux apéritifs du *Napo* (le *Napolitain*) où, autour de « la table à Catulle » (Catulle Mendès), se réunissent Jules Renard, Georges Courteline, Jean Moréas, Émile Bergerat, Georges Feydeau, et où quelques autres beaux esprits de ce temps passent et reviennent. Il termine sa soirée, rue du Helder, au bar du *Journal*, en compagnie d'Adrien Hébrard (1) *, Paul-Jean Toulet, Cur-nonski... Sa mort sonne le glas du Boulevard et des cafés littéraires de la rive droite.

La guerre des deux rives n'a pas eu lieu. Le combat entre le *Napolitain* et *La Closerie* aurait été par trop inégal. Jean Moréas s'exile rive gauche, au *Vachette* du boulevard Saint-Michel, où fréquente un jeune diplomate, épris de littérature, Jean Giraudoux ; Oscar Wilde, dandy déchu, traîne son infortune d'une rive à l'autre, Courteline, loin de Montmartre, ronchonne de devoir renoncer à ses parties de manille de l'*Auberge du clou*, sise avenue Trudaine, Georges Feydeau, lugubre, se morfond sur la banquettes de velours rouge de *Maxim's*.

Tortoni, *Bréban*, le *Café anglais*, la *Maison dorée*, le *Madrid*, *Bols*, le *Grand Café*, le *Weber*, où les discussions esthétiques et littéraires vont

* Les notes sont reportées page 165.

bon train, ferment les uns derrière les autres, au fur et à mesure de l'extinction de leurs consommateurs les plus illustres.

À Montmartre, l'âge d'or s'achève. Au *Chat-Noir*, la lanterne du théâtre d'ombres s'est éteinte, dispersant ses pères fondateurs : Alphonse Allais, Maurice Donnay, Charles Cros, Mac Nab, Xanroff, Vincent Hyspa... et ses illustrateurs : Caran d'Ache, Léandre, Steinlen, Willette...

Le nouveau Montmartre, lieu de plaisir tapé-à-l'œil, fait décamper les artistes de la Butte. Traversant la Seine, ils s'installent sur la rive gauche, notamment autour du carrefour des boulevards Raspail et du Montparnasse. Ils y seront vite en plus grand nombre qu'à Montmartre. Bientôt, le prolongement du boulevard Raspail entre la rue de Vaugirard et le boulevard du Montparnasse achevé – inauguré par Raymond Poincaré, nouveau président de la République, le 10 juillet 1913 –, le carrefour Montparnasse-Vavin devient leur lieu d'élection.

Le 1^{er} août 1914, la fermeture des bals Bul-lier et du Moulin-Rouge, suivie de l'ouverture des hostilités franco-allemandes, marque, en dépit du calendrier, le véritable terme du XIX^e siècle.

Montparnasse pour aller danser

Le chemin édifiant de Montparnasse

Jadis, avant le percement du boulevard Saint-Michel, on accédait à Montparnasse, depuis le Quartier latin, en empruntant la rue Saint-Jacques et le quartier des couvents. En passant devant Saint-Jacques-du-Haut-Pas, on avait une pensée pour Mme de Longueville (2). Les libéralités de cette frivole assagie, sœur du Grand Condé et du prince de Conti, ont permis d'achever son édification. Après quoi, on longeait les anciens couvents des ursulines, puis celui des carmélites où sœur Marie de la Miséricorde, alias duchesse de La Vallière, favorite de Louis XIV, se réfugia dans la pénitence quand Mme de Montespan la supplanta dans le cœur du roi.

Victor Hugo a passé une partie de son enfance dans l'ancien couvent des feillantines

qui précède le Val-de-Grâce, gage de gratitude d'Anne d'Autriche pour louer la providence d'avoir donné un dauphin à la couronne de France. Enfin, sur le boulevard de Port-Royal, l'ancienne maison de refuge de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs abrite désormais une maternité. Un obus allemand y fit une vingtaine de victimes en 1918. Le boulevard Saint-Michel termine sa course au carrefour de l'Observatoire, où se font face *La Closerie des lilas* et le centre universitaire Bullier, édifié à l'emplacement du célèbre bal. D'ici part la majestueuse allée, avec sa double rangée d'arbres taillés à la française menant, d'un côté, au palais du Luxembourg et, à l'opposé, à l'Observatoire, construit par Claude Perrault.

Deux monuments superbes du XIX^e siècle ornent ce rond-point historique : la fontaine des *Quatre Parties du monde* de Carpeaux, élevée sur la ligne idéale du méridien de Paris, et la statue du maréchal Ney par Rude.

Au-delà, dans la rue Boissonade, s'étend le jardin conventuel des dames de la Visitation. De sa fenêtre, Romain Rolland en admirait l'ordonnance en écrivant *Jean-Christophe*, de 1904 à 1912.

Grand bal chez les chartreux

Dès le début du XIX^e siècle, Montparnasse avait été choisi par peintres et sculpteurs, au même titre que Montmartre et ses environs. De nombreux ateliers au loyer modeste ont attiré ces artistes dans ce quartier resté champêtre. Cochers, maréchaux-ferrants, blanchisseuses vivent là près des vergers dont Balzac, dit-on, appréciait les cerises.

On se donne rendez-vous au bal Bullier, au coin des boulevards du Montparnasse et Saint-Michel. C'est là qu'en 1838 un certain Carmaud a ouvert un bal, dans les vestiges d'un ancien séminaire de chartreux. On y danse sous une tente, sorte de grand parapluie entouré de cariatides soutenant des globes éclairés au gaz et appliqué au mur devant lequel fut exécuté, vingt-trois ans plus tôt, le 7 décembre 1815, le maréchal Ney. Parent pauvre du bal de la Grande Chaumière, son voisin, il n'a pas bonne réputation. Carmaud fait de mauvaises affaires. Une publicité tapageuse et des manifestations, aussi insolites que les grandes fêtes qu'il donne de midi à minuit, ne réussissent pas à élargir sa clientèle, ni à la fidéliser.

François Bullier, un solide gaillard qui avait débuté comme allumeur de lampions au bal de

la Grande Chaumière, entreprend de rénover l'établissement. Il remplace le grand parasol par une piste de danse en plein air, entourée d'arcades imitées des merveilles de l'Alhambra. Derrière cette façade hispano-mauresque s'ouvre un jardin aux bosquets touffus dans lequel peuvent rêver les poètes et s'égarer les amoureux. Bullier plante, en outre, pas moins de mille pieds de lilas. Ouvert en 1847, son bal prend le nom de *La Closerie des lilas - Jardin Bullier*. Le succès obtenu un an auparavant par *La Closerie des genêts*, la pièce de Frédéric Soulié (3), à l'Ambigu, n'est certainement pas étranger au nom du nouveau bal. Danses nouvelles, la mazurka et la scottish remplacent le quadrille.

En dépit de prédictions pessimistes, ce lieu d'ébats en musique gagne la faveur du public ; il devient vite très en vogue.

Blouse grise et chapeau de paille, les mains derrière le dos, le père Bullier se promène au milieu de celles qu'il appelle ses brebis : Cigale, Clara Fontaine, Rose Pompon, Zélie Hoffmann, Clara Fauvette, Pauline la Folle, Olympe, Pochardinette, et d'autres comme Pomaré ou Mogador, reines des bals du Courrier-Français et des Quat'z-Arts, bien connues des Parisiens pour leur conduite extravagante.

Alfred Delvau (4), historien de Paris, parle de ces « belles drôlesses vêtues de robes de foulard, coiffées de chapeaux de paille à la “Paméla”, chaussées de cothurnes dorés sur tranche, et qui s'appelaient “Henriette-Zonzon, Anita l'Espagnole, Isabelle l'Aztèque, Peau-de-Satin, Bouffe-Toujours, Nina-Belles-Dents, Finette la Bordelaise, Canard, Emma-Cabriole” ». Dans leur *Journal* les Goncourt rapportent que le courriériste Claudin, qui passait le plus clair de son temps chez Bullier, disait avoir entendu Mogador s'écrier en arrivant : « Qu'est-ce qui me paye un bifteck ? Je reste avec lui jusqu'à demain matin. »

Courtisanes, demi-mondaines, jeunes filles du quartier, messieurs sérieux, étudiants et petits-bourgeois curieux du spectacle s'y précipitent, trois soirs par semaine.

Paul Fort (5) le chantera : « Bullier, dont le style ottoman, fleuri de globes électriques, plaît à toutes les demoiselles de la taverne du Panthéon, Orient pour vingt sous, harem où l'odalisme est à cinq francs quand ce n'est pas la micarême, Bullier dans son style ottoman accueille tous les sentiments des enfants de la République sous sa colonnade électrique. »

La réussite de François Bullier a été si éclatante qu'elle a contraint son ancien patron à fermer les portes de la Grande Chaumière en 1855.

C'était le temps de la polka

Pendant soixante-dix ans, la Grande Chaumière avait drainé par milliers les amateurs de gambille vers Montparnasse ; elle avait même concurrencé les bals Mabille, de l'avenue Montaigne, et le Tivoli, de la rue Saint-Lazare. Situé au cœur d'un grand jardin, entouré de tonnelles et de gloriettes, le bal était devenu l'un des plus populaires de Paris. L'entrée, fixée à cinquante centimes, ne dispensait pas les hommes de régler un supplément de trente centimes par danse ; l'accès étant libre pour les dames. Les frères Goncourt racontent que, lorsque les filles allaient danser à la Grande Chaumière, leurs mères leur attachaient un mouchoir autour de la taille pour que les mains des danseurs ne salissent pas leur robe.

Lahire, son propriétaire depuis 1837, un ancien grenadier de la Garde, doué d'une force herculéenne, assurait à lui seul le service d'ordre de son établissement.

C'est à la Grande Chaumière que la polka a fait sa première apparition, en 1845 ; puis la robert-macaire, version scabreuse du quadrille. Enfin la création du cancan y fit scandale avant de faire les beaux soirs du Moulin-Rouge. Quant au chahut, sorte de cancan jugé indécent, il fut interdit par la police. Lola Montes (6), alors danseuse à la Porte-Saint-Martin, vint un soir, au bras du clown Auriol, danser un quadrille délirant.

La Grande Chaumière offrait à sa clientèle d'autres attractions : montagnes russes, stands de tir, terrain de jeu de boules, balançoires...

Fréquenté plutôt par des étudiants, des bohèmes, des artistes, l'amour y restait volage, mais point tarifé, comme bien souvent dans les bals de la rive droite.

La Grande Chaumière fermée, Bullier devient le bal le plus couru. Vivante expression du Quartier latin, il évolue au gré de la mode, laquelle transforme la plupart des brasseries en bars de nuit et son pseudo-Alhambra de jadis en une salle de bal peinte en vert et blanc.

Le cake-walk et la matchiche succèdent à la polka. Quand arrive le temps du tango, l'époque, hélas, n'est plus à la danse. Le 1^{er} août

1914, l'appel sous les drapeaux le contraint à fermer ses portes.

Avant la « der des ders » se retrouvaient déjà à Montparnasse, dans des bistrotts glauques, les premiers émigrés des ghettos lituaniens et des Castillans fuyant la misère de leur *pueblo*.

Le cosmopolitisme qui allait régner dans les cafés du carrefour Vavin s'amorçait.

La Closerie dont le prince est un poète

Paul Fort opte pour *La Closerie des lilas*

Jusqu'en 1890, le café *Versailles*, établi place de Rennes (rebaptisée place du 18-Juin-1940), face à l'ancienne gare Montparnasse, n'est fréquenté que par quelques artistes académiques. Chapeau à large bord, barbiche et lavallière les distinguent de la clientèle ordinaire. Tous ne sont pas nécessairement des peintres « pompiers ». Ainsi, au *Versailles* ou à la terrasse du *Lavenue*, son voisin d'en face, voit-on le vieil Harpignies (7), à plus de quatre-vingt-dix ans, siroter chaque soir des perroquets, son apéritif favori, ou l'élégant Fantin-Latour (8), dont le succès assure désormais une cour de jeunes artistes admiratifs.

Le 22 octobre 1895, les consommateurs des deux cafés ont la surprise de voir, vers seize heures, la locomotive du Granville-Paris jaillir de la

Remerciements

Je suis très reconnaissant à mon ami André Bay d'avoir mis à ma disposition la documentation qu'il avait réunie pour son ouvrage historique *Adieu Lucie, le roman de Pascin* (Albin Michel). Josette Hayden, aujourd'hui disparue, m'avait confié des documents précieux sur son mari, le peintre Henri Hayden ; Caroline Tachon m'a, elle aussi aidé, dans mes recherches ; un grand merci à l'ami Philippe Brugnon à l'inépuisable bibliothèque. Quant à Pierre Canavaggio, attentif à mon travail, il est assuré de mon amitié.

Je ne fais jamais appel en vain à mon ami Jacques Crépineau, historien du spectacle, à sa mémoire et à ses dossiers ; qu'il en soit ici remercié.

*Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Darantière (Quetigny)
en septembre 2005 pour le compte des
Éditions de La Table Ronde.*

Dépôt légal : septembre 2005.

N° d'édition : 136812.

N° d'impression : ????

Imprimé en France.